

Chloé Ste-Marie et Gilles Carles à l'île Verte, durant le tournage de Gilles Carle ou l'indomptable imaginaire.

Quand un cinéaste en observe un autre

Charles Binamé et Gilles Carle semblent avoir scellé un pacte d'amitié qui va bien au-delà de leur passion commune pour le cinéma

GILLES CARLE OU L'INDOMPTABLE **IMAGINAIRE**

Réalisation, image et scénario: Charles Binamé. Montage: Dominique Fortin. Musique Gilles Bélanger. Québec, 2005, 51 min. Précédé de L'Âge de la machine, de Gilles Carle, 1978, 28 min.

ANDRÉ LAVOIE

harles Binamé ne faisait pas partie de la «tribu» de Gilles Carle, cette garde rapprochée qui envahissait sa demeure du square Saint-Louis ou transformait en épopée chaque virée à sa résidence de l'île Verte. À vingt ans, un tout jeune Binamé est allé voir travailler un Carle en pleine possession de ses moyens sur le plateau des *Mâles*, dans les aurentides, illustration de l'écart générationnel entre les deux hommes. Pourtant, aujourd'hui, après plus de deux ans de fréquentations, caméra numérique à la main, le réalisateur d'Un homme et son péché et celui de Maria Chapdelaine semblent avoir scellé un pacte d'amitié qui va bien au-delà de leur passion commune pour le cinéma.

Le spectateur pourra voir à

l'œuvre cette alliance dans Gilles Carle ou l'indomptable imaginaire, journal personnel d'un «étranger», en l'occurrence Binamé, qui pénètre dans l'intimité d'un homme âgé, souffrant (à cause de la maladie de Parkinson) et prisonnier d'un corps qui ne lui a pas encore dérobé toute sa lucidité. À ses côtés, la muse devenue figure maternelle, «la lumière de Gilles», comme Binamé la sur-nomme, Chloé Ste-Marie déploie des trésors de drôlerie pour adoucir le quotidien d'un être fragile et qui, pour ceux qui l'ont connu dans la force de l'âge et au sommet de son art, ne semble plus que l'ombre de lui-même.

Un fil d'Ariane

C'est d'ailleurs par l'entremise de Chloé Ste-Marie que Charles Binamé, rencontré alors qu'il mettait la dernière touche à son Maurice Richard qui sortira l'hiver prochain, s'est vu ouvrir la porte sur la vie du couple. En fait, elle cherchait quelqu'un pour mettre en images le dernier scénario de Carle, Mona McGill... et son vieux père mala-de, une œuvre où son créateur y transpose sa propre déchéance, sa propre mort. La proposition ne convenait pas à Binamé: «J'ai dit non parce que l'univers de Gilles, ce n'est pas le mien, ce

n'est pas un monde qui m'est familier et c'est très difficile de se substituer à un cinéaste bour rendre son imaginaire, et sa truculence.» De ce rendez-vous que certains pourraient croire raté, Binamé a plutôt saisi l'opportu-nité de se servir de *Mona McGill* comme d'un fil d'Ariane, d'illustrer l'œuvre à bâtir pour parler, par le biais de la création, «de quelque chose qui était vrai: la vie... mais hypothéquée». C'est ainsi qu'à travers la voix

de Donald Pilon, un choix logique lorsqu'on connaît l'importance de l'acteur dans la filmographie de Carle, on parcourt les pages de l'histoire de ce vieil homme malade, celui qui a tout donné pour le bonheur et la carrière de sa fille, et qui constate avec effroi qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. Gilles Carle n'arrive plus à dire ces choses, tout au plus réussit-il à les peindre, autres moments forts et colorés de ce portrait. Mais c'est surtout son regard, ses petits gestes qui ressemblent à autant d'exploits face à la souffrance, qui témoignent de ses limites, de son désarroi.

Et alors que Gilles Carle a déjà parlé de lui en utilisant ses films (Moi, j'me fais mon cinéma), Binamé évoque l'homme, et non pas le cinéaste, en se servant de son

œuvre mais comme autant d'instants oniriques, comme si nous étions «dans sa tête», refusant d'emblée les comparaisons vi-suelles avec l'homme qu'il était avant sa maladie. On a trop rare-ment l'occasion de parler, dans notre société, des gens qui sont ma-lades ou mourants. Et je ne voulais pas le montrer avant sa maladie. Tout simplement parce que l'homme qu'il est maintenant est tout aussi légitime.»

Mais le tableau n'est pas que sombre, et c'est ce que voulait Charles Binamé. «La présence de Chloé le garde vivant, elle le stimu-le, tout le temps. Et au-delà de cela,

il y a une reconnaissance profonde, un amour réel. Et c'était important de le dire: ce n'est pas parce qu'une personne est comme ça qu'il faut s'éteindre. D'ailleurs, la plus grande leçon de Gilles, c'est son courage. Ie ne l'ai jamais vu se plaindre et pourtant, il est manipulé du matin au soir: levé, assis, lavé, couché, etc. Il ne fait rien par lui-même et ça doit être parfois humiliant.» Pourtant, entouré de sa com-

pagne, de ses amis poètes et musiciens, Gilles Carle, sous le regard de Charles Binamé, continue inlassablement à faire son cinéma, à demeurer cet esprit indomptable et impertinent.

Collaborateur du Devoir